

Célébrations nationales 1998

André Suarès

Marseille, 12 juin 1868 – La Varenne-Saint-Hilaire, 7 septembre 1948

Voici cinquante ans qu'est mort André Suarès, le 7 septembre 1948. L'appel que mécontent de ses contemporains, il faisait à la postérité, n'est pas resté sans écho. Cet esprit ombrageux garde ses fidèles. De nombreuses rééditions l'attestent.

Il est né à Marseille en 1868. Sa brillante intelligence lui vaut d'être remarqué dès le Concours général de 1885 par Anatole France qui cite sa copie dans son feuilletton du *Temps*. Il entre à l'École normale, il y noue avec Romain Rolland une de ces amitiés que nourrissent les passions de l'adolescence et que déçoit la maturité. Sa singularité ne peut se plier aux servitudes d'une carrière. Quoique la maladie et la ruine de son père l'aient placé dans une situation matérielle des plus difficiles, il se consacre exclusivement à son art. Le théâtre et surtout la poésie en seraient la forme accomplie que toute sa vie il cherche à atteindre (*La Tragédie d'Elektra et Oreste*, 1905 ; *Bouclier du zodiaque*, 1907 ; *Cressida*, 1913 ; *Amour*, 1917 ; *Rêves de l'ombre*, 1937 ; *Rosalinde sur l'eau*, 1950).

Son pessimisme s'exprime simultanément dans des essais (*Voici l'homme*, 1906) où la perception du néant universel ne lui est rendue tolérable que par l'apport créateur d'individualités supérieures. Le lyrisme de cette approche se cristallise dans des recueils d'aphorismes percutants (*Variables*, 1919 ; *Valeurs*, 1936) et dans une série d'admirables portraits (*Sur la vie*, 1909-1912 ; *Trois hommes*, 1913 ; *Portraits*, 1914 ; *Poète tragique*, 1921 ; *Goethe le grand européen*, 1932 ; *Trois grands vivants*, 1937) où Suarès, éclairé par ses propres aspirations, voire par ses frustrations, épouse la démarche spirituelle de ses grands modèles : Shakespeare, Montaigne, Pascal, Retz, Saint-Simon, Rousseau, Goethe, Stendhal, Tolstoï, Dostoïevski, Baudelaire, etc. « Rien ne me plaît, écrit-il que d'offrir à l'esprit des portraits où le cœur reconnaît ses passions ; la figure ne change pas, elle est transcrite ». C'est une façon de renouveler la *Vie des hommes illustres* et de lui insuffler les ferments d'une mentalité moderne. La liberté qu'implique celle-ci n'aura cessé d'alerter Suarès contre tous les totalitarismes, depuis ses pamphlets de jeunesse en faveur de Dreyfus, depuis ses *Commentaires* sur la Grande Guerre jusqu'à ses prémonitoires *Vues sur l'Europe* (1936-1939) qui lui attirent les persécutions du nazisme.

La beauté reste un critère exigeant et constant de la quête ardente menée par « l'insurgé » - comme le définit son dernier biographe, Robert Parienté – aussi bien parmi les peintres (*Pour un portrait de Goya*, 1983) ou les musiciens (*Debussy*, 1922 ; *Musiciens*, 1931) que parmi les hauts lieux (*Le Livre de l'émeraude*, 1902 ; *Marsiho*, 1931). Son ouvrage le plus célèbre, *Voyage du Condottiere* (1910-1932) est une magnifique introduction à l'Italie. L'originalité du regard porté sur les monuments, sur les hommes qui les ont élevés, sur les paysages qui les ont accueillis, traduit la conception que se fait Suarès de l'énergie vitale et de ses suprêmes réalisations au cœur d'apparences incertaines : « Comme tout ce qui compte dans la vie, un beau voyage est une œuvre d'art : une création. De la plus humble à la plus haute, la création porte témoignage d'un créateur. Les pays ne sont que ce qu'il est. Ils varient avec ceux qui les parcourent. Il n'est de véritable

connaissance que dans une œuvre d'art. Toute l'histoire est sujette au doute. La vérité des historiens est une erreur infaillible. »

Le style fait l'unité de l'œuvre de Suarès. La frappe en est d'une sonorité qu'on ne peut oublier. Elle suscita l'écoute de ses pairs, Péguy, Gide, Malraux ou Claudel. L'écrivain échangea de nombreuses lettres (éditées en 1951) avec ce dernier, dialogue exemplaire sur les problèmes moraux de leur époque. Suarès, en raison même de son intuition, de sa sensibilité à l'affût de tout ce qui peut provoquer la grandeur de l'humain, a été un épistolier de premier ordre, comme en témoigne la publication de ses correspondances avec Georges Rouault (1960) ou avec Antoine Bourdelle (1961) ou encore avec Jacques Doucet (1994).

Inclassable, inégal, le message de Suarès n'a pas fini de délivrer ses leçons de courage, d'indépendance, ni d'offrir au lecteur les ressources d'une pénétration subtile. Sa forme et sa pensée, même si elles peuvent paraître parfois répétitives à ses familiers ou se ressentir de ses humeurs, révèlent la force, la cohérence d'une vision intérieure où se reflète, sans compromission ni vieillissement, un tourment d'éternité.

François Chapon